



J. M. Moreau le jeune Del.

Jourdan Sculp.

Les Espagnols se rendent maîtres de Montezuma dans Mexico même.

Liv. II.

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENTS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS
DANS LES DEUX INDES,

PAR G. T. RAYNAL.

NOUVELLE ÉDITION,
CORRIGÉE ET AUGMENTÉE D'APRÈS LES MANUSCRITS AUTOGRAPHES
DE L'AUTEUR;

Précédée d'une Notice biographique et de Considérations sur les écrits
de RAYNAL, par M. A. JAY; et terminée par un volume supplémen-
taire contenant la situation actuelle des colonies, par M. PEUCHET.

TOME TROISIÈME.

Handwritten signature or mark.

UNIVERSIDAD DE NUFFORD
BIBLIOTECA DE GEORG Y TOBAC

PARIS,

AMABLE COSTES ET C.^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

RUE DE BEAUNE, N° 2, FAUBOURG SAINT-GERMAIN.

1820.



Capilla Alfonso
Biblioteca Universitaria



UNIVERSIDAD DE NUFFORD
BIBLIOTECA DE GEORG Y TOBAC

D22

R272

v.3

1820-26



FONDO EMETERIO
VALVERDE Y TELLEZ



LIBRERIA DE LA UNIVERSIDAD
DE MADRID

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENTS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS
DANS LES DEUX INDES.

LIVRE CINQUIÈME.

COMMERCE DU DANEMARK, D'OSTENDE, DE LA SUÈDE, DE LA
PRUSSE, DE L'ESPAGNE, DE LA RUSSIE, AUX INDES ORIEN-
TALES. QUESTIONS IMPORTANTES SUR LES LIAISONS DE L'EUROPE
AVEC LES INDES.

LES nations les plus puissantes, ainsi que les plus
grands fleuves, n'ont rien été à leur origine. Il
serait difficile d'en citer une seule depuis la créa-
tion du monde qui se soit étendue ou enrichie
d'elle-même, pendant un long intervalle de tran-
quillité, par les seuls progrès de son industrie,
par les seules ressources de sa population. La na-
ture, qui fait les vautours et les colombes, pré-
pare aussi la horde féroce qui doit s'élancer un jour
sur la société paisible qui s'est formée dans son
voisinage, ou qu'elle rencontrera dans ses courses
vagabondes. La pureté du sang entre les nations,
s'il est permis de s'exprimer ainsi, de même que
la pureté du sang entre les familles, ne peut être

3.

006601

que momentanée, à moins que quelques institutions bizarres et religieuses ne s'y opposent. Le mélange est un effet nécessaire d'une infinité de causes; et partout il résulte du mélange une race ou perfectionnée ou dégradée, selon que le caractère et les mœurs du conquérant se sont prêtés au caractère et aux mœurs du peuple conquis, ou que le caractère et les mœurs du peuple conquis ont cédé au caractère et aux mœurs du conquérant. Entre les causes qui accélèrent la confusion, celle qui se présente comme la première et la principale, c'est l'émigration plus ou moins promptement amenée par la stérilité du sol et par l'ingratitude du séjour. Si l'aigle trouvait une subsistance aisée entre les rochers déserts qui l'ont vu naître, jamais son vol rapide ne le porterait, le bec entr'ouvert et les serres étendues, sur les troupeaux innocens qui paissent au pied de sa demeure escarpée. Mais, que fait l'oiseau guerrier et vorace après s'être emparé de sa proie? Il regagne le sommet de son roc pour n'en descendre que quand il sera de nouveau sollicité par le besoin. C'est aussi de la même manière que le barbare en use avec son voisin policé; et ce brigandage serait éternel, si la nature avait mis entre l'habitant d'une contrée et l'habitant d'une autre contrée, entre l'homme de la montagne et l'homme de la plaine ou des marais, la même barrière qui sépare les différentes espèces d'animaux,

C'est une opinion assez généralement reçue que les Cimbres occupaient dans les temps les plus reculés, à l'extrémité de la Germanie, la Chersonèse cimbrique, connue de nos jours sous le nom de *Holstein*, de *Sleswick*, de *Jutland*; et que les Teutons habitaient les îles voisines. Que l'origine des deux peuples fût ou ne fût pas commune, ils sortirent de leurs forêts ou de leurs marais, ensemble et en corps de nation, pour aller chercher dans les Gaules du butin, de la gloire et un climat plus doux. Ils se disposaient même à passer les Alpes lorsque Rome jugea qu'il était temps d'opposer des digues à un torrent qui entraînait tout. Ces barbares triomphèrent de tous les généraux que leur opposa cette fière république jusqu'à l'époque mémorable où ils furent exterminés par Marius.

Leur pays, presque entièrement désert après cette terrible catastrophe, fut de nouveau peuplé par des Scythes qui, chassés par Pompée du vaste espace renfermé entre le pont Euxin et la mer Caspienne, marchèrent vers le nord et l'occident de l'Europe, soumettant les nations qui se trouvaient sur leur passage. On prétend qu'Odin, leur chef, ne parcourut tant de contrées, ne chercha à les asservir qu'afin de soulever tous les esprits contre la puissance formidable, odieuse et tyrannique des Romains. Ce levain, qu'en mourant il laissa dans le nord, y fermenta si bien en secret, que quelques siècles après toutes les nations fondirent

r.
Anciennes
révolutions
du Dane-
mark.

d'un commun accord sur cet empire ennemi de toute liberté, et eurent la consolation de le renverser après l'avoir affaibli par plusieurs secousses réitérées.

Le Danemark se trouva sans habitans après ces expéditions glorieuses. Il se rétablit peu à peu dans le silence, et recommença à faire parler de lui vers le commencement du huitième siècle. Ce ne fut plus la terre qui servit de théâtre à sa valeur; l'Océan lui ouvrit une autre carrière. Entouré de deux mers, on le vit se livrer entièrement à la piraterie, qui fut toujours la première école de la navigation pour des peuples sans police.

Les aventuriers sortis de son sein fondirent d'abord sur le petit nombre de bâtimens qui voguaient sur la Baltique. Ces premiers succès enhardirent leur inquiétude, et les décidèrent à de plus grandes entreprises. Ils infestèrent de leurs brigandages les mers et les côtes d'Ecosse, d'Irlande, d'Angleterre, de Flandre, de France, même de l'Espagne, de l'Italie et de la Grèce. Souvent ils pénétrèrent dans l'intérieur de ces vastes contrées, et ils s'élevèrent jusqu'à la conquête de la Normandie et de la plus féconde partie de la Grande-Bretagne. Malgré la confusion qui règne dans les annales de ces temps barbares, on parvient à démêler quelques-unes des causes de tant d'événemens étranges.

D'abord les Danois avaient pour la piraterie un penchant violent qu'on a toujours remarqué

dans les peuples qui habitent le voisinage de la mer, lorsqu'ils ne sont pas contenus par de bonnes mœurs et de bonnes lois. L'habitude dut les familiariser avec l'Océan, les aguerrir à ses fureurs. Sans agriculture, élevant peu de troupeaux, ne trouvant qu'une faible ressource à la chasse dans un pays couvert de neiges et de glaces, rien ne les attachait à leur territoire. La facilité de construire des flottes, qui n'étaient que des radeaux grossièrement assemblés pour naviguer le long des côtes, leur donnait les moyens d'aller partout, de descendre, de piller et de se rembarquer. Le métier de pirate était pour eux ce qu'il avait été pour les premiers héros de la Grèce, la carrière de la gloire et de la fortune, la profession de l'honneur, qui consistait dans le mépris de tous les dangers. Ce préjugé leur inspirait un courage invincible dans leurs expéditions, tantôt combinées entre différens chefs, et tantôt séparées en autant d'armemens que de nations. Ces irruptions subites, faites en cent endroits à la fois, ne laissaient aux habitans des côtes, mal défendues parce qu'elles étaient mal gouvernées, que la triste alternative d'être massacrés, ou de racheter leur vie en livrant tout ce qu'ils avaient.

Quoique ce caractère destructeur fût une suite de la vie sauvage que menaient les Danois, de l'éducation grossière et toute militaire qu'ils recevaient, il était plus particulièrement l'ouvrage de la religion d'Odin. Ce conquérant imposteur

exalta , si l'on peut s'exprimer ainsi , par ses dogmes sanguinaires , la férocité naturelle de ces peuples. Il voulut que tout ce qui servait à la guerre, les épées , les haches , les piques , fût déifié. On cimentait les engagements les plus sacrés par ces instrumens si chers. Une lance plantée au milieu de la campagne attirait à la prière et aux sacrifices. Odin lui-même , mis par sa mort au rang des immortels , fut la première divinité de ces affreuses contrées où les rochers et les bois étaient teints et consacrés par le sang humain. Ses sectateurs croyaient l'honorer en l'appelant le dieu des armées , le père du carnage , le dépopulateur , l'incendiaire. Les guerriers qui allaient se battre faisaient vœu de lui envoyer un certain nombre d'âmes qu'ils lui consacraient. Ces âmes étaient le droit d'Odin. La croyance universelle était que ce dieu se montrait dans les batailles , tantôt pour protéger ceux qui se défendaient avec courage , et tantôt pour frapper les heureuses victimes qu'il destinait à périr. Elles le suivaient au séjour du ciel , qui n'était ouvert qu'aux guerriers. On courait à la mort , au martyre , pour mériter cette récompense. Elle achevait d'élever jusqu'à l'enthousiasme , jusqu'à une sainte ivresse du sang , le penchant de ces peuples pour la guerre.

Le christianisme renversa toutes les idées qui formaient la chaîne d'un pareil système. Les missionnaires avaient besoin de rendre leurs prosélytes sédentaires pour travailler utilement à leur

instruction , et ils réussirent à les dégoûter de la vie vagabonde en leur suggérant d'autres moyens de subsister. Ils furent assez heureux pour leur faire aimer la culture , et surtout la pêche. L'abondance du hareng , que la mer amenait alors sur les côtes , y procurait un moyen de subsistance très-facile. Le superflu de ce poisson fut bientôt échangé contre le sel nécessaire pour conserver le reste. Une même foi , de nouveaux rapports , des besoins mutuels , une grande sûreté , encouragèrent ces liaisons naissantes. La révolution fut si entière depuis leur conversion , que l'histoire ne parle plus d'aucune expédition danoise jusqu'à l'époque des croisades.

Cette épidémie , née dans le midi de l'Europe , en infesta bientôt le nord. Il était naturel qu'une guerre dont le but apparent était d'honorer ou de venger la religion excitât plus d'enthousiasme parmi ses nouveaux que chez ses anciens sectateurs. Aussi , dans la proportion de leur population , les Danois s'enrôlèrent-ils plus généralement sous ces drapeaux sacrés que les autres peuples. Leur mortalité fut encore plus considérable. Aux principes de destruction qui leur étaient commun avec tous les combattans s'en joignirent deux qui leur étaient particuliers. Les secours que leur patrie pouvait leur faire passer étaient peu abondans , et ils arrivaient difficilement.

L'acquisition qu'un siècle après le Danemark fit de la Norvège , et son association avec la

Suède , paraissaient devoir le dédommager des pertes faites dans la Palestine. Il n'en fut pas ainsi. Les suites de l'union de Calmar achevèrent d'épuiser de sang un corps déjà trop affaibli , et la tyrannie d'un gouvernement mal constitué mit le comble à tant d'infortunes.

L'état commençait à respirer sous l'administration de Christian IV, lorsqu'en 1612 quelques-uns de ses sujets les plus actifs demandèrent de pouvoir entreprendre en société le commerce des Indes orientales, qu'aucun Danois n'avait fait encore. Le privilège exclusif leur en fut accordé sans difficulté. Leurs vaisseaux mirent à la voile , et , en 1616 ; abordèrent au Coromandel.

Cette longue côte était alors partagée en plusieurs souverainetés , formées des débris de l'immense empire de Bisnagar , qui s'était écroulé depuis un ou deux siècles. Entre ces divers états , l'attention se fixait principalement sur le Tanjaour , quoiqu'il n'eût que cent milles de longueur , et quatre-vingts milles dans sa plus grande largeur. C'était de tous le plus peuplé , le plus riche , le plus fertile. Il devait ces avantages au bonheur qu'il a d'être arrosé par le Caveri sorti des Gattes. Les eaux de ce fleuve , après avoir parcouru un espace de plus de cent lieues , se divisent , à leur entrée dans le Tanjaour , en deux bras. Le plus oriental prend le nom de *Coleram*. L'autre conserve son premier nom , et forme quatre nouvelles branches qui coulent dans le

royaume , l'inondent deux fois l'an , y entretiennent une fraîcheur habituelle , et lui donnent la faculté de fournir du riz ou d'autres alimens aux contrées limitrophes que des sécheresses dévorantes mettent dans l'impossibilité de se passer de secours étrangers.

Les puissances maritimes de l'Europe ont successivement formé de grandes et nombreuses colonies sur ces plages étendues ; mais , à l'arrivée des Danois , on n'y voyait que deux établissemens portugais , Saint-Thomé , sur les côtes de Golconde , et Négapatnam , sur celles du Tanjaour. Tranquebar , village peu éloigné de ce dernier comptoir , parut aux nouveaux navigateurs un emplacement favorable pour une loge , et ils obtinrent assez facilement la liberté de l'y construire. Un événement inespéré l'éleva bientôt à quelque importance.

La compagnie de Hollande , qui , aux Indes , avait dépouillé les Portugais de leurs conquêtes les plus utiles , voyait avec chagrin que le commerce entier de Ceylan était encore dans leurs mains. Un de ses facteurs y fut envoyé pour concerter avec le souverain de l'île les moyens de le délivrer de ces impérieux usurpateurs. Boschower se rendit si agréable , qu'en moins de six mois il se vit général , amiral , chef de conseils , propriétaire de très-belles terres , époux d'une des plus illustres personnes du pays , et prince de Mingone. Mais il s'agissait d'obtenir la ratifica-

11.
Le Dane-
mark entre-
prend le
commerce
des Indes.

tion des engagements qu'il avait pris au nom de ses commettans. On s'y refusa aux Indes, et le négociateur s'embarqua pour l'Europe, où il espérait trouver plus de déférence, plus de bonne foi ou plus de lumières. Ses sollicitations n'y eurent pas plus de succès qu'elles n'en avaient eu dans l'Orient. On ne vit même en lui que l'esclave libre d'une cour asiatique.

Les instructions de l'ambassadeur portaient que, si les Hollandais repoussaient les ouvertures qui leur seraient faites, il pourrait traiter avec la nation qui s'engagerait à faire passer à Ceylan les troupes nécessaires pour en chasser les Portugais. Le Danemark venait d'ouvrir sa navigation dans les mers d'Asie. Il lui convenait de s'y montrer avec éclat. L'acquisition d'un bon port dans une île célèbre, riche, possédant seule la cannelle, et très-heureusement située, devait le déterminer aux plus grands sacrifices. Boschower n'en douta pas, et se rendit à Copenhague. Il y fut reçu avec des égards qui le dédommagèrent des dégoûts dont les républicains ses compatriotes l'avaient accablé. Les arrangemens qu'il proposa plurent également au ministère et au corps privilégié. On lui donna six vaisseaux, sur lesquels il s'embarqua le 30 mars 1619, avec la satisfaction d'avoir rempli d'une manière convenable l'objet de sa commission. Sa mort, arrivée dans la traversée, déranger tous les projets que son ambition avait formés.

Ove Giedde de Tommerup, qui commandait l'armement, se voyant mal reçu à Ceylan, et désespérant d'y faire changer les dispositions, prit le parti de conduire son escadre à Tranquebar. La situation des Danois y était très-précaire. Leur amiral réussit à lui donner de la stabilité en obtenant pour une modique redevance la propriété de la bourgade où était le comptoir, ainsi que du petit territoire qui l'entourait, et la liberté de construire une fortification suffisante pour les mettre à l'abri de l'invasion. Pour élever ou pour défendre ces ouvrages, il laissa ceux de ses soldats que ses soins avaient conservés, et reprit la route de l'Europe, où il arriva au commencement de 1622.

A cette époque les circonstances étaient favorables, et très-favorables pour fonder un grand commerce dans les mers d'Asie. Les Portugais, opprimés par un joug étranger, ne faisaient que de faibles efforts pour la conservation de leurs possessions. Les Espagnols n'envoyaient des vaisseaux qu'aux Moluques et aux Philippines. Les Hollandais ne travaillaient qu'à se rendre maîtres des épiceries. Les Anglais se ressentaient des troubles de leur patrie, même aux Indes. Toutes ces puissances voyaient avec chagrin un nouveau rival, mais aucune ne le traversait.

Il arriva de là que les Danois, malgré la modicité de leur premier fonds, qui ne passait pas 853,263 livres, firent des affaires assez considé-

rables dans toutes les parties de l'Inde. Ils dûrent principalement ce succès au système qu'ils s'étaient fait, et dont ils ne s'écartaient pas, de traiter les naturels du pays avec douceur et avec justice; d'admettre dans leur rade les navigateurs étrangers sans aucune gêne, et de vendre indistinctement à toutes les nations des vivres, des armes, des munitions de guerre. Malheureusement la compagnie de Hollande prit une supériorité assez décidée pour les exclure des marchés où ils avaient traité avec le plus d'avantage; et, par un malheur plus grand encore, les dissensions qui bouleversèrent le nord de l'Europe ne permirent pas à la métropole de cette nouvelle colonie de s'occuper d'intérêts si éloignés. Les Danois de Tranquebar tombèrent insensiblement dans le mépris et des naturels du pays, qui n'estiment les hommes qu'en proportion de leur richesse, et des nations rivales, dont ils ne purent soutenir la concurrence. Cet état d'impuissance les découragea. La compagnie remit son privilège, et céda ses établissemens au gouvernement, pour le dédommager des sommes qui lui étaient dues.

III.
Variations
qu'a éprou-
vées le com-
merce des
Danois aux
Indes.

Une nouvelle société s'éleva en 1670 sur les débris de l'ancienne. Christian V lui fit un présent en navires ou autres effets, qui fut estimé 310,828 livres 10 sous, et les intéressés fournirent 732,600 livres. Cette seconde entreprise, formée sans fonds suffisans, fut encore plus malheu-

reuse que la première. Après un nombre d'expéditions, le comptoir de Tranquebar fut abandonné à lui-même. Il n'avait, pour fournir à sa subsistance, à celle de sa faible garnison, que son petit territoire, et deux bâtimens qu'il frétait à qui voulait les employer. Sa détresse devint telle, qu'il fut obligé de mettre en gage trois des quatre bastions de sa forteresse. A peine le mettait-on en état d'expédier tous les trois ou quatre ans un vaisseau pour l'Europe, avec une cargaison médiocre.

La pitié paraissait le seul sentiment qu'une situation désespérée pût inspirer. Cependant la jalousie, qui ne dort jamais, et l'avarice, qui s'alarme de tout, suscitèrent aux Danois une guerre odieuse. Le raja de Tanjaour, qui leur avait coupé plusieurs fois la communication avec son territoire, les attaqua en 1689 dans Tranquebar même, à l'instigation des Hollandais. Ce prince était sur le point de prendre la place après six mois de siège, lorsqu'elle fut secourue et délivrée par les Anglais. Cet événement n'eut ni ne pouvait avoir des suites importantes. La compagnie danoise continua à languir. Son dépérissement devenait même tous les jours plus grand. Elle expira en 1730, mais après avoir manqué à ses engagements.

De ses cendres naquit, deux ans après, une nouvelle société. Les faveurs qu'on lui prodiguait pour la mettre en état de négocier avec écono-